

Petites réflexions déraisonnables



Éditions À l'abordage



Les éditions À l'abordage ont pour but de participer à leur modeste niveau à la diffusion de la pensée subversive vis-à-vis de l'Ordre dominant, autant que vis-à-vis de celui dont rêvent tant de thuriféraires du pouvoir, de la morale, des Grands Idéaux et de la production, et qui en sorte ne tend qu'à faire perdurer le premier.

Des origines de nos croyances... aux prémices de nos émancipations.

Autres publications :

- *L'autonomie et la liberté*
Mai 2013
- *Qu'est-ce que la production ?*
Mai 2013
- *Exploitation magis intensa*
Mai 2013
- *L'économie ce ne sont pas que des mots*
Août 2013
- *3 textes sur Georges Palante*
septembre 2013
- *Pensées d'automne pour prédateurs*
Novembre 2013

À retrouver sur le site des éditions :

<https://editionsalabordage.noblogs.org/>



La nature, la raison et le besoin



La nature est cet « autre », face à nous, face à notre besoin de mesurer le monde en fonction de nos « nécessités », mais dont l'aspect conceptuelle n'est que trop rarement interrogé. Elle est le monde-objet façonné par nos instincts de conservation apeurés en lequel ceux-ci se créent une réalité à dominer et à imiter. Elle est une réduction pour nos fantasmes, une réduction à l'unité.

« LE NOMBRE. - La découverte des lois du nombre s'est faite en se fondant sur l'erreur, déjà régnante à l'origine, qu'il y aurait plusieurs choses identiques (mais en fait il n'y a rien d'identique), au moins qu'il existerait des choses (mais il n'y a point de « choses »). La notion de pluralité suppose qu'il y a *quelque chose* qui se présente à plusieurs reprises : mais c'est là justement que règne déjà l'erreur, là que nous imaginons déjà des êtres, des unités, qui n'ont pas d'existence. - Nos sensations de temps et d'espace sont fausses, car elles mènent, si on les examine avec conséquence, à des contradictions logiques. Dans toutes les affirmations scientifiques, nous comptons inévitablement toujours avec quelques grandeurs fausses ; mais comme ces grandeurs sont du moins *constantes*, par exemple notre sensation de temps et d'espace, les résultats de la science n'en acquièrent pas moins une rigueur et une certitude complètes dans leurs relations mutuelles ; on peut continuer à tableer sur eux – jusqu'à cette fin dernière, où les suppositions fondamentales erronées, ces fautes constantes, entrent en contradiction avec les résultats, par exemple dans la théorie atomique. Alors nous nous trouvons toujours contraints à admettre une « chose » ou un « substrat » matériel, qui est mis en mouvement, tandis que toute la procédure scientifique a justement poursuivi la tâche de résoudre tout ce qui a l'aspect d'une chose (matière) en mouvements : nous séparons, ici encore, avec notre sensation le moteur et le mû et nous ne sortons pas de ce cercle, parce que la croyance à des choses est incorporée à notre être depuis l'Antiquité. - Lorsque Kant dit : « La raison ne puise pas ses lois dans la nature, mais elle les lui prescrit », cela est pleinement vrai à l'égard du *concept de la nature*, lequel nous sommes forcés de lier à elle (nature = monde en tant que représentation, c'est-à-dire en tant qu'erreur), mais qui est la totalisation d'une foule d'erreurs de l'entendement. - À un monde qui *n'est pas* notre représentation, les lois des nombres sont pleinement (totalement) inapplicables : elles ne valent que dans le monde de l'homme. »

F. Nietzsche, *Humain, trop humain, Des choses premières et dernières*, Aphorisme 19



Les erreurs de l'entendement paraissent donc liées au besoin de tout ramener à l'unité, par laquelle l'esprit trouve le fondement de sa prétendue supériorité. Une supériorité qui s'étend sur ce qu'il nomme lui-même « nature », ainsi que le corps, à son tour « naturalisé ». Il en découle une subordination du premier sur cette dernière, reposant sur une nécessité conceptuelle d'un assouvissement irréductible des besoins de « l'homme » (« besoins » imaginés dans la pure tradition d'un accomplissement historique de l'humanité, étant elle-même le produit d'une unification de la diversité des expressions humaines). Au sujet de ces besoins, particulièrement la façon dont ils forment la base idéologique des sociétés modernes, j'avais déjà formulé des critiques dans mon texte « Qu'est-ce que la production », dont voici un extrait :

« ...Il nous paraît en effet indispensable de préciser que le sens du mot « besoin » découle de l'idée de manque¹ et que celui-ci, s'il a de tout temps été occasionnellement présent dans la vie et les craintes des hommes, n'en est pas moins structurellement rivé à la pensée qui prévaut dans les sociétés modernes par le biais de la rareté², celle-ci ayant historiquement et idéologiquement déterminée une forme de praxis, la production, par rapport à laquelle s'ordonnent la subsistance et la

1 Besoin : « *situation de manque ou prise de conscience d'un manque* » par le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales. Selon l'historique de ce mot, l'idée de manque ou de nécessité prévalait pendant le moyen âge dans le sens qui lui était donné et confirme donc le fait que ce terme était déjà employé dans des situations qui ne correspondaient pas à une condition normale et régulière des êtres humains par rapport à leurs moyens de subsistance : « *avoir besoin de* « ressentir la nécessité de » (Roland, éd. J. Bédier, 1366), forme *besoing* encore en usage dans Cotgr.; 1130-40 « situation pressante » (Wace, *Conception ND*, éd. W. Ashford, 875) ». CNRTL

2 « *La rareté est la sentence portée par notre économie, et c'est aussi l'axiome de notre économie politique : la mise en oeuvre de moyens rares pour la réalisation de fins sélectives en vue de procurer la plus grande satisfaction possible dans des circonstances données* » Âge de pierre, âge d'abondance, L'économie des sociétés primitives », Marshall Sahlins, éd. Gallimard 1976, p. 41

sociabilité. Si l'état de manque, ou de besoin, fut lié historiquement à des situations dé-structurantes (guerres, catastrophes naturelles, excès de pouvoir de la chefferie, ...), pour la pensée moderne, il prend l'apparence d'une réalité permanente et oppressive à laquelle doivent se soumettre l'ensemble des pratiques humaines. Il est devenu une réalité intemporelle et omniprésente en lieu et place d'une potentialité abhorrée dont la réalisation signifiait forcément quelque part un dérèglement ou un déséquilibre « social » ou naturel par rapport auquel l'effort social tendait vers un ré-équilibrage des conditions de la subsistance et non vers un accroissement de la production comme aujourd'hui. Certains idéalistes libéraux pourrons nous rétorquer que si les hommes ne ressentiraient qu'occasionnellement un état de manque (ce qui paraît une gageure dans une société de consommation comme la nôtre qui a su instituer par exemple une notion comme l'obsolescence), c'est parce qu'ils auraient su organiser efficacement la production afin de satisfaire leurs besoins, voire plus : l'abondance, aussi tant souhaitée par une frange d'idéalistes à la gauche du capital ! Soit ! Si l'on ferme les yeux sur l'impossibilité d'une frange croissante de l'humanité d'accéder en toute sécurité à ces « satisfactions ». Mais en outre, il serait bon alors d'étudier l'approche des hommes dit primitifs³ face à ces prétendus « besoins » et de la comparer à celle ayant cours dans les sociétés modernes, principalement capitalistes, qui s'effectue par la consommation. En partant d'une telle analyse, il sera alors possible de déterminer la signification et l'essence de cette praxis si particulière à nos sociétés modernes qu'est la consommation et par suite, de mettre en exergue l'association intime et structurellement indispensable de celle-ci avec la production (tout en attirant l'attention sur leur séparation essentielle). Et ainsi nous pourrons en outre avancer que le besoin dans la société moderne capitaliste est un état perpétuel et mouvant, nécessaire (et ce n'est pas le moindre des paradoxes !) à la dynamique d'accumulation qui caractérise ce type de société.

L'idée de besoin est un point de départ, une présupposition idéologique, et le besoin ne saurait avoir une existence tangible constante, palpable au travers des pulsions qui guident les actes courant de consommation, que s'il est perpétuellement réintroduit dans le vécu des hommes « modernes ». Il nous apparaît donc pourtant telle une réalité ontologique qui semble faire partie intégrante de « l'aventure » humaine et guide la nécessité historique de la production (celle-ci unifiant comme on l'a vu plus haut les contraintes « naturelles » et sociales exprimées par les « besoins »). Mais sa réalité, pour historique qu'elle soit, ne l'est que du point de vue d'une pensée qui en a fait l'essence même de cette praxis particulière (la production) dont la finalité contradictoire se situe d'une part dans la satisfaction abouti des besoins et d'autre part, dans l'éternel re-surgissement de ceux-ci afin que ne cesse le cycle illimité de l'auto-accumulation du capital. La réalité des besoins prend l'apparence d'un fait naturel et leur satisfaction, d'une reproduction de la vie envers laquelle l'état de manque perpétuellement mouvant, institué par l'ordre économique, sert les desseins d'une domination : « *L'exigence d'une production qui se ferait uniquement en vue de la satisfaction des besoins appartient elle-même à la préhistoire, à un monde où l'on ne produit pas en vue de besoins mais pour engranger du profit et instaurer la domination ; à un monde où, pour cette raison même, règne le manque. Une fois le manque disparu, la relation entre besoins et satisfaction va se transformer. Dans la société capitaliste, la contrainte qui fait qu'on produit en vue du besoin – dans sa forme médiatisée par le marché, puis figée – est l'un des principaux moyens de s'assurer la fidélité des hommes. On n'est pas autorisé à penser, à écrire, à faire ou à produire quoi que ce soit qui dépasserait cette société qui, elle, se maintient au pouvoir en grande partie grâce aux besoins de ceux qui sont à sa merci.* »⁴. Cette domination prend objectivement la forme du produit où se concentre un mode d'objectivation sociale que nous avons appelé *objectivation rationaliste* et par lequel l'homme se trouve « piégé » au sein d'un continuum où le poids de ses marchandises n'est pour lui un fardeau que par rapport à l'insatisfaction qu'elles génèrent continuellement. Ce mode d'objectivation est propre à un schème culturel comme nous

3 Nous considérons ici le terme « primitif », de la même façon que le fait Marshall Sahlins, comme s'appliquant aux « cultures sans États, sans corps politiques constitués, et seulement là où la pénétration historique des États n'a pas modifié le procès économique et les relations sociales. » M. Sahlins, op. cité, p. 240

4 Th. W. Adorno, « Société : intégration, désintégration. Ecrits sociologiques », éd. Payot 2011

avons eu l'occasion de le noter plusieurs fois, par rapport auquel s'est établie une séparation de l'homme vis-à-vis de ses « besoins » dont il se voit de plus en plus incapable d'en maîtriser le cours du fait qu'il lui est de plus en plus difficile, voire impossible, de faire une distinction au sein de la sphère de la nécessité qu'il appréhende telle un ensemble de contraintes objectives, entre d'une part les actes finalistes (partant de contraintes « naturels », donc à caractère objectif), et d'autre part les contingences (sociales, culturelles, à caractère essentiellement subjectives) toutes unifiées et inextricables dans le paradigme de la production. Et pourtant, dans une société émancipée du capital, cette distinction devra être faite après avoir, dans le cours de la révolution, « *défini la rationalité [...] à travers laquelle les hommes font consciemment le lien entre les moyens et les fins* »⁵... » in *Qu'est-ce que la Production ?* Texte que l'on peut trouver sur le site des éditions À l'abordage: <http://editionsalabordage.noblogs.org/post/2013/05/18/quest-ce-que-la-production/>



raison dual, pour laquelle Culture s'oppose à Nature, l'esprit au corps, le bien au mal. Deux est le nombre qui nous ramène à cette dualité, et qui forgé dans l'unité transcendante, forme avec cette dernière la trinité, fondement idéaliste de tous les autres nombres. La « nature » est cet autre que nous avons créé afin d'en faire l'objet de domination de l'esprit rationnel tout puissant. Par elle se fonde l'illusion de la primordialité de l'esprit raisonnable sur le corps et ses instincts ; par elle se donnent bonne conscience les buts que nous nous octroyons en tant qu'humanité (ayant remplacé Dieu), et par cette bonne conscience une volonté de puissance qui nous ronge de l'intérieur. Notre soif inexpugnable d'unité, afin de panser nos peurs, fait que nous risquons de nous fissurer en deux et d'éclater en un nombre unimaginable de morceaux désuets et faibles (quelques soient les particules dont certains d'entre eux s'honorent), terriblement faibles à tel point que nous ne soyons plus capables d'affronter le sort terrible que nous avons fortement contribué à faire surgir face à nous, ou plutôt, EN NOUS : l'amointrissement exponentiel du génie créatif de la vie, par une criminelle mise au bûcher de la vitale assumption des apparitions éparses et temporaires du Chaos régénérateur. Cette tendance se colore d'une façon tout à fait exceptionnelle dans nos sociétés modernes, comme un aboutissement, mais cela fait plus de deux mille ans que les hommes se séparent d'eux-mêmes, ayant par-là inventé le concept de nature et l'unité qui lui sert de fondement. Il n'y a pourtant dans le monde que diversité, que pluralité. Même s'il paraît nécessaire pour les hommes en tout temps de fonder une culture afin d'asseoir une illusion d'universalité en eux, condition de la perpétuation de formes typiques de vie, cette culture ne peut aller dans le sens de la vie et de son accroissement que si elle sait reconnaître en elle le multiple, et non l'addition : fondement d'un individualisme qui peut paraître bien étrange, et opposé, face à la définition réductrice que l'on s'en fait en ces temps modernes...

L'empire de la raison ne reposerait-il que sur un malentendu ?



haptre 7 des Carnets du sous-sol de Fedor Dostoïevski. L'interprétation que nous avons en règle générale de « nos intérêts » ne peut se passer d'une Raison ouvrant la marche à l'humanité éclairée. Ces « intérêts » bien pensés ne peuvent se passer d'une conception de ce qui n'est pas raison : la Nature. Cette interprétation s'attache à établir un ordre à l'intérieur duquel devrait s'harmoniser l'homme et ses besoins... devrait !

Mais ce sont là que des rêves dorés. Oh, dîtes moi qui a dit le premier, qui a énoncé le premier que si les hommes faisaient des saletés, c'est seulement qu'ils ne connaissaient pas leurs véritables intérêts? qu'il suffisait de les éclairer, de leur ouvrir les yeux sur ces intérêts véritables pour qu'ils arrêtent à l'instant de faire leurs saletés - que, s'ils sont éclairés sur leur véritable profit, s'ils le comprennent, ils deviendront honnêtes et bons en un clin d'œil et que c'est dans le bien qu'ils verront ce profit, car on sait bien que personne ne peut agir sciemment contre son intérêt, qu'ils feront donc le bien, pour ainsi dire, par nécessité. O pauvre enfant ! O pur et innocent bébé! Mais, tout d'abord, quand donc avez-vous vu, dans tous les millénaires, que les hommes n'agissaient que dans leur intérêt? Que faites-vous de ces millions d'actions qui témoignent que les hommes, en toute conscience, c'est-à-dire dans la pleine compréhension de leur intérêt véritable, le laissent au deuxième plan pour se lancer sur un autre chemin, celui du risque, du hasard, sans y être forcés par rien ni par personne, comme si, justement, ils voulaient tout sauf une route balisée, et qu'ils s'en ouvrent une autre, avec obstination, sans aucune raison - une autre, absurde, plus pénible, dont c'est tout juste s'ils ne se l'ouvrent pas dans les ténèbres? Parce que,

n'est-ce pas, c'est leur obstination et leur lubie qu'ils préfèrent à leur intérêt... Un intérêt... Qu'est-ce que c'est donc, un intérêt ? Et puis, pouvez-vous prendre sur vous de définir à coup sûr ce qui est intéressant pour l'homme ? Et que se passerait-il si cet intérêt, certaines fois, non seulement pouvait, mais devait consister, justement, à se souhaiter non pas ce qui est profitable, mais ce qui est le pire ? Et s'il en est ainsi, si ce genre de situations peut se produire, alors, c'est toute votre loi qui tombe à l'eau. Qu'en dites-vous, ces situations existent ? Vous riez; riez, messieurs, mais répondez; ce qui profite à l'homme peut-il toujours être établi sans un risque d'erreur ? N'y a-t-il pas des cas qui, non seulement n'entrent pas, mais ne peuvent pas entrer dans une classification ? Parce que, messieurs, autant que je le sache, votre grand registre de nos intérêts, vous l'avez pris dans la moyenne des chiffres statistiques et des formules des sciences de l'économie. Vos intérêts, qu'est-ce que c'est ? Le bien-être, la richesse, la liberté, le calme, etc.; de sorte que les hommes, qui, par exemple, iraient délibérément à l'encontre de cette liste ne seraient, d'après vous, rien d'autre que des obscurantistes, ou carrément des fous, n'est-ce pas ? Mais, une chose étonnante; comment se fait-il que toutes ces statistiques, ces sages, ces amis du genre humain, énumérant les intérêts des hommes en oublient toujours un ? Ils ne le prennent même pas en compte au sens où il le faudrait, et c'est pourtant de cela que leur calcul dépend. Le malheur ne serait pas bien grand, si on le prenait, cet intérêt, pour l'inclure sur la liste. Mais là est toute la catastrophe, que cet intérêt si fameux n'apparaît dans aucune classification, ne trouve sa place dans aucune liste. Par exemple, j'ai un ami... D'ailleurs, messieurs, c'est votre ami à vous aussi; et de qui donc, oui, de qui donc n'est-il pas l'ami ? En se mettant à faire quelque chose, ce monsieur-là vous expliquera tout de suite, d'une manière claire et pontifiante, comment il faut agir précisément selon les lois de la raison et de la vérité. Bien plus: c'est avec feu et émotion qu'il vous peindra les véritables intérêts de l'espèce humaine, ses intérêts normaux ; il accusera d'un ton moqueur ces taupes imbéciles qui ne comprennent ni leurs intérêts ni la vraie signification de la vertu ; et - un quart d'heure, à peine, plus tard, sans aucune raison impondérable ou extérieure, non - par on ne sait quelle raison tout à fait intérieure, bien plus puissante que tous ses intérêts, il vous sortira une chose exactement inverse, il se placera en contradiction flagrante avec ce qu'il vient de dire: contre les lois de la raison, contre ses propres intérêts, bref, contre tout... Je vous préviens que cet ami est un personnage collectif, c'est pourquoi il me semble délicat de l'accuser tout seul. Mais c'est ce que je dis, messieurs: n'existe-t-il pas réellement quelque chose qui est plus cher à presque tous les hommes que leurs intérêts les plus grands, ou bien (pour ne pas aller contre la logique), est-ce qu'il n'existe pas un intérêt qui est le plus intéressant (celui-là même que tout le monde omet, et dont je viens de parler), un intérêt primordial, plus intéressant que tous les autres intérêts et au nom duquel, si cela s'avère nécessaire, les hommes sont prêts à braver toutes les lois - parfaitement, à se dresser contre le bon sens, l'honneur, le calme, le bien-être - bref, à se dresser contre tout ce qui est utile et beau, dans le seul but d'atteindre cet intérêt premier, cet intérêt le plus intéressant et qui leur est plus cher que tout ?

- Bah, ça reste un intérêt, répliquez-vous, m'interrompant. Attendez donc, messieurs, nous aurons le temps de nous expliquer, il ne s'agit pas de faire des calembours, mais de ceci: cet intérêt-là est d'autant plus remarquable qu'il détruit toutes nos classifications et qu'il démolit constamment tous les systèmes imaginés par les amis du genre humain pour le bonheur du genre humain; que, bref, il dérange tout le monde... Mais avant de vous le nommer, cet intérêt, je veux me compromettre personnellement et c'est pourquoi j'affirme, comme par défi, que tous ces beaux systèmes, ces théories pour expliquer à notre humanité ses intérêts réels et naturels afin que son nécessaire élan pour les atteindre, ces intérêts, l'emplisse immédiatement de bonté et de noblesse, que, tous donc, ils ne sont pour le moment, à mon avis, que de la fausse logique! Car enfin, ne serait-ce qu'affirmer cette théorie d'une régénération du genre humain dans son ensemble par un système fondé sur ses propres intérêts, c'est, d'après moi, ou peu s'en faut, la même chose... eh bien, qu'affirmer, par exemple, à la suite de Buckle, que l'homme s'adoucit avec la civilisation et que, par conséquent, il devient moins sanguinaire et moins capable de faire la guerre. La logique veut que ça paraisse vrai. Mais l'homme est à ce point esclave de son système et de ses conclusions abstraites qu'il est prêt, en toute conscience, à déformer la vérité, prêt à ne plus rien voir, à ne plus rien entendre, du

moment qu'il justifie mieux cette logique. Voilà pourquoi je prends ça en exemple, c'est un exemple trop frappant. Regardez autour de vous: le sang coule à grands flots, et d'une façon tellement joyeuse, encore, on dirait du champagne. Et c'est cela, notre XIXe siècle dont Buckle fut le contemporain. Regardez Napoléon le Grand, et celui d'aujourd'hui. Regardez l'Amérique du Nord - cette union perpétuelle. Regardez, enfin, cette caricature qu'est le Schleswig-Holstein... Qu'est-ce donc qu'elle adoucit en nous, la civilisation ? Tout ce fait la civilisation, c'est qu'elle amène à une plus grande complexité de sensations... absolument rien d'autre. Je parie même que, cette complexité se développant, elle peut aller jusqu'au point où elle nous fera découvrir des plaisirs jusque dans le sang. Cela s'est déjà produit. Avez-vous remarqué que les buveurs de sang les plus raffinés furent presque tous les hommes les plus civilisés qui soient, même si les Attila et les Stenka Razine ne leur arrivaient pas à la cheville, parfois, et que, s'ils sont peut-être moins visibles qu'Attila et les Stenka Razine, c'est simplement qu'ils sont devenus communs, trop ordinaires, qu'ils sont rentrés dans le rang ? La civilisation, si elle n'a pas rendu les hommes plus sanguinaires, a conféré à cette cruauté quelque chose de plus sale, de plus odieux. Avant, les hommes voyaient dans le meurtre un acte de justice, ils étrépaient donc qui ils devaient sans remords de conscience; maintenant, nous avons beau savoir que le meurtre est une saloperie, nous la pratiquons de plus belle, cette saloperie, et encore plus qu'avant. Qu'est-ce qui est pire ? - A vous de décider. Il paraît que Cléopâtre (passez-moi cet exemple d'histoire romaine) aimait enfoncer des épingles dorées dans les seins de ses servantes et qu'elle trouvait une jouissance dans leurs tortillements et dans leurs cris. Vous me direz que cela se passait à une époque qu'on pourrait dire relativement barbare; que maintenant aussi, c'est une époque barbare parce que, maintenant aussi (toujours relativement parlant) on enfonce des épingles; que maintenant aussi, même si les hommes ont su apprendre quelquefois à se faire une vision plus claire qu'aux époques barbares, ils sont loin d'avoir appris à agir selon ce que leur dictent les sciences ou la raison. Et, néanmoins, vous êtes toujours persuadés qu'ils finiront bien par apprendre, quand on ne sait quelles ancestrales et détestables habitudes seront définitivement passées, que le bon sens et les sciences réunis les réduqueront de fond en comble et dirigeront leur humaine nature vers sa voie naturelle. Vous êtes persuadés qu'alors, c'est d'eux-mêmes qu'ils cesseront de se tromper volontairement et que, pour ainsi dire, c'est malgré eux qu'ils ne chercheront plus à séparer leur liberté de leurs intérêts normaux. Bien plus: alors, dites-vous, c'est la science en tant que telle qui apprendra aux hommes (encore que là, ce soit même du luxe, à mon avis) qu'en fait, ils n'ont ni volontés ni caprices, qu'au fond, ils n'en n'ont jamais eu, et qu'ils ne sont eux-mêmes rien d'autre que des espèces de touches de piano, ou des goupilles d'orgue; et que, en plus de tout cela, il y a encore les lois de la nature; de sorte que tous les actes qu'ils font ne se font pas selon leur volonté, mais par eux-mêmes, d'après les lois de la nature. Il suffit donc de découvrir ces lois de la nature et l'homme pourra cesser de répondre de ses actes, ce qui simplifiera sa vie d'une façon considérable. Toutes les actions humaines seront d'elles-mêmes classées selon ces lois, mathématiquement, un peu comme des tables de logarithmes, jusqu'à 108000, elles seront inscrites à l'almanach; ou, mieux encore, on pourra voir paraître des éditions utiles du genre de nos dictionnaires encyclopédiques, où tout sera noté et codifié avec une telle exactitude qu'il n'y aura plus jamais d'actes ni d'aventures. - Alors - c'est toujours vous qui parlez - s'instaureront de nouvelles relations économiques, toutes prêtes à l'usage, calculées, elles aussi, avec une exactitude mathématique, de sorte qu'en un instant disparaîtront tous les problèmes possibles et imaginables, pour cette unique raison, en fait, qu'ils trouveront toutes les réponses possibles et imaginables. Alors, on verra se construire un palais de cristal. Alors... Bon, bref, c'est l'Oiseau bleu qui nous rendra visite. Evidemment, nul ne peut garantir d'aucune façon (c'est moi qui parle maintenant) qu'alors, disons, la vie ne sera pas mortellement ennuyeuse (parce que, à quoi sert de faire quoi que ce soit, si c'est déjà inscrit sur une tablette ?), mais elle sera parfaitement raisonnable. Certes, que n'inventerait-on pas quand on s'ennuie! Car les épingles d'or, c'est aussi par ennui qu'on les enfonce - mais laissons ça. Ce qui est moche (c'est encore moi qui parle), c'est qu'on pourrait bien voir les hommes se réjouir de ces épingles d'or. Parce que l'homme est bête, phénoménalement bête. C'est-à-dire, il est loin d'être bête, mais il est tellement ingrat que rien au monde ne l'est plus que lui.

Moi, par exemple, ça ne m'étonnerait pas du tout, de voir surgir, comme ça, sans prévenir, en plein milieu de cette raison régnante, un monsieur au physique ingrat, ou, pour mieux dire, rétrograde et sarcastique, qui se mettrait les deux mains sur les hanches et qui dirait: Dites-donc, messieurs, est-ce qu'on ne pourrait pas l'envoyer valdinguer, toute cette raison, d'un seul coup de pied, seulement pour envoyer ces logarithmes au diable, et pour vivre à nouveau selon notre liberté stupide ? Ca, encore, ce n'est rien, mais le malheur, c'est qu'il trouvera obligatoirement des partisans: l'homme est ainsi fait. Et tout cela, pour cette raison tellement idiote qu'il serait malséant, sans doute de la mentionner: c'est que les hommes, partout et de tout temps, qui qu'ils puissent être, aiment agir comme ils le veulent, et non comme le leur dictent la raison et leur propre intérêt; vouloir contre son intérêt est non seulement possible, c'est quelquefois positivement obligatoire (cela, c'est déjà mon idée). Leur volonté particulière, libre, affranchie de contraintes, leur caprice individuel, fût-il le plus farouche, leur fantaisie, exacerbée parfois jusqu'à la folie même - c'est bien cela, cet intérêt omis, ce plus profitable de tous les profits, qui n'entre dans aucune classification et qui envoie perpétuellement au diable tous les systèmes et toutes les théories. Car quoi, où les savants ont-ils pu bien trouver que les hommes ont besoin de je ne sais quelle volonté naturelle, de je ne sais quelle volonté de vertu ? Ce dont les hommes ont besoin - c'est seulement d'une volonté indépendante, quel que soit le prix de cette indépendance, et quelles que soient ses conséquences. Bon, et la volonté, le diable sait de quoi...

L'art de l'illusion ou les fantômes de la raison



Beata Beatrix, dans laquelle Dante Gabriel Rossetti idéalise, sous les traits de son épouse décédée, la Béatrice de Dante



Qu'est-ce donc que ces fantômes qui se meuvent devant nos regards obscurcis par l'illusion d'une vérité lisse et claire ? Clair et aveuglant soleil d'un matin d'été... Qui sont donc ces fantômes qui hantent nos vies faites de certitudes sur nous-mêmes et ce que nous serions supposés être, sinon nous-mêmes justement ; sinon l'homme tel que nous l'interprétons ; sinon l'individu tel que nous l'enfermons dans son cadre rigide, théorique, abstrait.

Que ne suis-je en ce monde qu'une image, sage ainsi qu'« ils » le désirent, et si pieuse d'elle-même ? Mais toute image est illusion. Que représentation. Une sorte de spectacle artistique auquel on est invité à assister soi-même. Ou encore en d'autres termes, une *surface*.

Les besoins, mathématiquement calculables, et par conséquent quantifiables à la faveur d'une prévisibilité adossée au pouvoir statique de l'État et de l'économie, sont devenus nos particules, les marques d'un attachement « territorial » supposé. L'individu moderne ne s'est ennobli que pour se réduire, s'abaisser, à n'être qu'un « cas ». Nous sommes entrés dans l'ère de la classification, ou nous la portons à son paroxysme. La raison, qui se prétend première, assois son pouvoir sur une telle classification des « caractères » ; elle le réalise donc, par nécessité, sur une cruelle simplification. Et sa tyrannie peut ainsi se développer sans que l'homme ordinaire ne questionne la généalogie d'une telle tyrannie. Sans doute aussi parce qu'elle rassure.

Nous avons beaucoup foi en nous-même, foi qui ramène à de folles espérances et que l'art sait si bien traduire. Et cette traduction est aussi une simplification en ce qu'elle imagine être l'homme selon une vue romantique, pour tout dire, réactionnaire : l'homme idéal, « naturel », retour à une essence supposée de l'homme. Les fondements de l'art actuel, prisonnier de son temps, sont donc également à interroger afin d'en extraire la nécessité liée à une fixité recherchée de la vie, l'Ordre, donc le contraire de la vie.

Mais l'art ne prend tout son sens que dans cette simplification, cette représentation, dont la vie ne saurait se passer afin de pouvoir assurer sa propre pérennité au travers de ses multiples formes. Il y a là un étrange paradoxe, de l'illusion nécessaire à la vie et pourtant constamment à dépasser, qui nous prouve que tout est *devenir* et *non* fixité.

« **Êtres fictifs.** - Quand on dit que l'auteur dramatique (et généralement l'artiste) crée réellement des caractères, c'est là une belle illusion, une exagération, dans l'existence et la propagation de laquelle l'art célèbre un triomphe qu'il n'a pas voulu et qui est pour ainsi dire en excès. De fait, nous ne savons pas grand-chose d'un homme vivant réel et nous faisons une généralisation très superficielle, quand nous lui attribuons tel ou tel caractère : c'est à cette situation très imparfaite vis-à-vis de l'homme que répond le poète, en faisant (c'est en ce sens qu'il « crée ») des esquisses d'hommes aussi superficielles que l'est notre connaissance des hommes. Il y a beaucoup de poudre aux yeux dans ces caractères créés par les artistes ; ce ne sont pas du tout des produits naturels incarnés, mais, semblables aux hommes peints un peu trop légèrement, ils ne supportent pas d'être regardés de près. Même si l'on dit que le caractère des hommes vivants ordinaires se contredit souvent, tandis que celui que crée le dramaturge est le modèle qui a flotté devant les yeux de la nature, c'est totalement faux. Un homme réel est quelque chose d'absolument nécessaire (même avec ses soi-disant contradictions), mais nous ne connaissons pas toujours cette nécessité. L'être inventé, le fantôme, a la prétention de signifier quelque chose de nécessaire, mais seulement pour des gens qui ne comprennent un homme réel que dans une simplification grossière et antinaturelle : si bien qu'un ou deux gros traits souvent répétés, avec beaucoup de lumière dessus et beaucoup d'ombre et de demi-obscurité autour, répondent à toutes leurs exigences. Ils sont ainsi facilement disposés à traiter le fantôme comme un homme réel, nécessaire, parce qu'ils sont accoutumés à prendre dans l'homme réel un fantôme, une silhouette, une abréviation arbitraire, pour la totalité. - Que le peintre et le sculpteur expriment le moins du monde l'« Idée » de l'homme, c'est là une vaine imagination et une illusion des sens : on est tyrannisé par l'oeil quand on parle de pareil façon, parce que cet œil ne voit du corps humain que la surface, que la peau ; mais l'intérieur du corps rentre tout autant dans l'Idée. L'art plastique veut rendre les caractères visibles au niveau de la peau ; l'art du langage use de la parole pour le même but, il rend le caractère par le son articulé. L'art part de la naturelle ignorance de l'homme sur son être intérieur (corps et caractère) : il n'existe pas pour les physiciens et les philosophes. » **Friedrich Nietzsche, aphorisme 160 de *Humain, trop humain* « De l'âme des artistes et des écrivains ».**



Blâmes, récompenses et société



Si nous avons tué Dieu, nous avons au moins élevé un autel à son suppléant ; j'ai nommé : l'argent ! Si le travail est l'élément au travers duquel il nous semble possible de nous socialiser, il nous semble surtout le seul passage par lequel il nous est possible d'accéder à une reconnaissance, une utilité au travers de laquelle se conditionne notre vie d'humain. L'humanité, non point celle des humanistes, mais celle que développe un état de conscience particulier parmi tous ceux que la vie déploie, n'existe qu'au travers d'un équilibre toujours singulier qui en fait la condition de sa perpétuation : la société. La société donc rassemble les humains, mais elle ne le fait jusqu'à présent qu'en prenant cette part à chacun, sa souveraineté, qui en fait un devenir irréductible à tout autre. C'est toujours d'une certaine façon une condition cruelle faite à une originalité, l'homme, contraint de se plier aux conditions mêmes de sa survie, de son existence.

Dans la société moderne, dite « capitaliste », type de société nourri par la crainte et le ressentiment (car une civilisation ne peut-elle soit accroître ou diminuer l'inventivité fertile de la vie?), c'est donc le travail qui est adoré en tant que valeur suprême apportant aux hommes la félicité d'une vie mérité. Le travail se fait juge par le travers de ses prêtres de tout ordre. La justice repose sur lui. Elle se nourrit, pourrait-on dire, de son prestige ; mais aussi, et surtout, de sa nécessité. Nécessité imposée pas tant par la survie de l'espèce que par le besoin de prévisibilité, l'esprit de la « Moira », qui appelle à s'approprier la nature afin de mieux la pénétrer. Vieil esprit, tu as deux mille ans, et aujourd'hui tu bois ton sang !

L'esprit de l'homme moderne est ainsi le produit de cette nécessité, et c'est par celle-ci que certains instincts, plus que d'autres, se transforment en valeurs, telle la vanité, comme d'un support sur lequel peut fonctionner la justice. Et l'argent est devenu un instrument si puissant de ce processus ! Ce n'est pas à proprement parler notre puissance que nous y transposons, c'est notre humanité, l'humanité telle que nous la concevons, la pensons. C'est toutes nos croyances. Et de nos jours, ne voyons-nous pas que la vanité est portée à son paroxysme ? Que la responsabilité est devenu la valeur qui par espérance nous fait croire à tant de fantasmes ?

« LA JUSTICE DISTRIBUTIVE. - Qui a pleinement saisi la théorie de l'irresponsabilité complète ne peut plus ranger sous le concept de justice ce qu'on appelle justice distributive, à supposer que la justice consiste à donner à chacun ce qui lui appartient. Car celui qui est puni ne mérite pas la punition ; il est seulement employé comme un moyen de dissuader de certaines actions ; de même, celui que l'on récompense ne mérite pas la récompense : le fait est qu'il ne pouvait pas agir autrement qu'il n'a agit. Ainsi la récompense n'a d'autre sens que celui d'un encouragement pour lui et pour d'autres, afin de fournir un motif d'actions futures ; l'éloge s'accorde à celui qui court dans la carrière, non à celui qui est au but. Ni peine ni récompense ne sont choses qui reviennent à chacun comme *lui appartenant* ; elles lui sont données pour des raisons d'utilité sans qu'il ait à y prétendre avec justice. Il faut bien dire : « le sage ne récompense pas parce qu'il a été bien agi », que l'on a dit : « le sage ne punit pas parce qu'il a été mal agi, mais pour qu'il ne soit plus mal agi ». Si peine et récompense disparaissaient, disparaîtraient alors les motifs les plus puissants qui détournent de certains actes, conduisent à certains actes ; l'utilité des hommes en exige le maintien ; et étant donné que peine et récompense, que blâme et éloge agissent de la manière la plus sensible sur la vanité, cette même utilité exige aussi le maintien de la vanité. » Friedrich Nietzsche, Aphorisme 105 de *Pour servir à l'histoire des sentiments moraux, Humain, trop humain*



t aussi autre chose portée à la connaissance des nobles esprits par les maîtres qui y ont insufflés le doute : autrefois, en des temps anciens, nous n'étions point victimes de notre vanité, nous pouvions encore nous jouer de nous-même par la farce et l'obscénité ; aujourd'hui, nous le sommes devenus !

« VANITÉ. - Nous nous soucions de la bonne opinion des hommes, d'abord parce qu'elle nous est utile, puis parce que nous voulons nous en faire des amis (les enfants de leurs parents, les écoliers de leurs maîtres et les gens bienveillants en général de tout le reste des hommes). C'est seulement quand la bonne opinion des hommes a du prix pour quelqu'un, abstraction faite de son avantage ou de son désir de faire plaisir, que nous parlons de vanité. Dans ce cas, l'homme veut se faire plaisir à lui-même, mais aux dépens des autres hommes, soit en les menant à se faire une fausse opinion de lui, soit en visant un degré de « bonne opinion » où elle doit devenir pénible à tous les autres (en excitant l'envie). L'individu veut d'ordinaire, par l'opinion d'autrui, accréditer et fortifier à ses propres yeux l'opinion qu'il a de soi ; mais la puissante accoutumance à l'autorité – accoutumance aussi vieille que l'homme – mène beaucoup de gens à appuyer même sur l'autorité leur propre foi en eux, partant à ne la recevoir que de la main d'autrui : ils se fient au jugement des autres plus qu'à leur propre. - L'intérêt qu'on prend à soi-même, de désir de se satisfaire, atteint chez le vaniteux un niveau tel qu'il conduit les autres à une estime de soi-même fausse, trop élevée, et qu'ensuite il s'en rapporte néanmoins à l'autorité des autres : ainsi il introduit l'erreur, et cependant y donne créance. - Il faut bien s'avouer que les vaniteux ne veulent pas tant plaire à autrui qu'à eux-même, et qu'ils vont assez loin pour y négliger leur avantage : car ils attachent de l'importance souvent à mettre leurs semblables en des dispositions défavorables, hostiles, envieuses, partant désavantageuses pour eux, rien que pour avoir la satisfaction de leur Moi, le contentement de soi. » Friedrich Nietzsche, aphorisme 89 de *Pour servir à l'histoire des sentiments moraux, Humain, trop humain*





Éditions À l'abordage

Avril 2014

Irresponsabilité et innocence

La complète irresponsabilité de l'homme à l'égard de ses actions et de son être est la goutte la plus amère que doive avaler le chercheur, lorsqu'il a été habitué à voir les lettres de noblesse de son humanité dans la responsabilité et le devoir.

Toutes ses appréciations, ses désignations, ses penchants sont, de ce fait, devenus sans valeur et faux : son sentiment le plus profond, celui qu'il portait au martyr, au héros, s'est avéré erroné ; il n'a plus le droit de louer, ni de blâmer, car il ne rime à rien de louer ni de blâmer la nature ni la nécessité.

De même qu'il aime une belle œuvre, mais ne la loue pas parce qu'elle ne peut rien par elle-même ; tel il est devant une plante, tel il doit être devant les actions des hommes, devant les siennes propres.

Il peut en admirer la force, la beauté, la plénitude, mais il ne lui est pas permis d'y trouver du mérite : le phénomène chimique et la lutte des éléments, les tortures du malade qui a soif de guérison sont juste autant des mérites que ces luttes et ces détresses de l'âme où l'on est tiraillé par divers motifs en divers sens, jusqu'à ce qu'enfin on se décide pour le plus puissant – comme on dit (mais en réalité, jusqu'à ce que le plus puissant motif décide de nous).

Mais tous ces motifs, quelques grands noms que nous leur donnions, sont sortis des mêmes racines où nous croyons que résident les poisons malfaisants ; entre les bonnes et les mauvaises actions, il n'y a pas une différence d'espèce, mais tout au plus de degré.

Les bonnes actions sont de mauvaises actions sublimées : les mauvaises actions sont de bonnes actions grossièrement, sottement accomplies.

Un seul désir de l'individu, celui de la jouissance de soi-même (uni à la crainte d'en être frustré), se satisfait dans toutes les circonstances, de quelque façon que l'homme puisse, c'est-à-dire doive agir ; que ce soit en actes de vanité, de vengeance, de plaisir, d'intérêt, de méchanceté, de perfidie, que ce soit en actes de sacrifice, de pitié, de recherche scientifique.

Les degrés du jugement décident dans quelle direction chacun se laissera entraîner par ce désir ; il y a continuellement présente à chaque société, à chaque individu, une hiérarchie des biens d'après laquelle il détermine ses actions et juge celles d'autrui.

Mais cette échelle de mesure varie continuellement ; beaucoup d'actions sont qualifiées de mauvaises et ne sont que stupides, parce que le niveau de l'intelligence qui fut décisif pour elles était très bas.

Mieux encore, en un certain sens, même aujourd'hui, toutes les actions sont stupides, parce que le niveau le plus élevé de l'intelligence humaine qui peut être atteint actuellement sera sûrement encore dépassé : et alors, en regardant en arrière, *notre* conduite toute entière et tous *nos* jugements paraîtront aussi bornés et irréflichs.

Se rendre compte de tout cela peut causer une profonde douleur, mais non sans une consolation : ce sont là douleurs d'enfantement.

Le papillon veut briser son enveloppe, il la déchiquette, il la déchire : alors vient l'aveugler et l'enivrer la lumière inconnue, l'empire de la liberté.

C'est chez des hommes *capables* de cette tristesse – combien peu ils seront ! – que se fait le premier essai de savoir si l'humanité, de morale qu'elle est, *peut se transformer en sage*.

Le soleil d'un Évangile nouveau jette son premier rayon sur les plus hauts sommets dans les âmes de ces individus : là, les nuages s'accumulent plus épais que partout ailleurs, et côte à côte règnent la clarté la plus pure et le plus sombre crépuscule.

Tout est nécessité – ainsi l'affirme la connaissance nouvelle : et cette connaissance elle-même est nécessaire.

Tout est innocence : et la connaissance est la voie qui mène à pénétrer cette innocence.

Si la volupté, l'égoïsme, la vanité sont *nécessaire* à la production des phénomènes moraux et à leur floraison la plus haute, le sens de la vérité et de la justice de la connaissance, si l'erreur ou l'égarément de l'imagination a été l'unique moyen par lequel l'humanité pût s'élever peu à peu à ce degré d'éclairement et d'affranchissement de soi-même – qui oserait être triste d'apercevoir le but où mènent ces chemins ?

Tout dans le domaine de la morale est de l'ordre du devenir, changeant, incertain, tout est en fluctuation, il est vrai : mais aussi *tout est en cours* : et vers un seul but.

L'habitude héréditaire des erreurs d'appréciation, d'amour, de haine, a beau continuer d'agir en nous, sous l'influence de la connaissance croissante elle se fera plus faible : une nouvelle habitude, celle de comprendre, de ne pas aimer, de ne pas haïr, de voir de haut, s'implante insensiblement en nous dans le même sol et sera, dans des milliers d'années, peut-être assez puissante pour donner à l'humanité la force de produire l'homme sage, innocent (ayant conscience de son innocence), aussi régulièrement qu'elle produit actuellement l'homme non sage, injuste, ayant conscience de sa faute – c'est-à-dire l'antécédent nécessaire, non pas l'opposé de celui-là.

Friedrich Nietzsche, aphorisme 107, Pour servir à l'histoire des sentiments, Humain trop humain